

Les caprices de Gizelle

Comtesse de Ségur

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Comtesse de
Ségur

**LES CAPRICES
DE GIZELLE**



Les caprices de Gizelle

Comtesse de Ségur

Catégorie : Théâtre

Date de publication sur Atramenta : 10 mars 2011

Comédie en deux actes

Oeuvre du domaine public.

1. ...
2. [Personnages](#)
3. [Acte I](#)
4. [Acte II](#)

...

À ma petite-fille Henriette Fresneau,

Chère enfant, voici un volume que je te dédie. Je désire qu'il t'amuse, et que tes amis te reconnaissent dans les bonnes petites filles que j'ai mises en scène. C'est à cause de tes bonnes et aimables qualités, que ma tendresse pour toi ne vieillit pas et qu'elle se maintiendra la même jusqu'au dernier jour de ma vie.

Ta grand-mère,

COMTESSE DE SÉGUR,

née Rostopchine.

Personnages

M. Gerville, 30 ans.

Léontine, sa femme, 23 ans.

Gizelle, leur fille, 6 ans.

Blanche, sœur de Léontine, 15 ans.

Laurence, sœur de Léontine, 13 ans.

Pierre, leur frère, 25 ans.

Louis, leur cousin, 15 ans.

Jacques, leur cousin, 13 ans.

Paul, leur cousin, 11 ans.

Pascal, domestique, 42 ans.

Julie, bonne de Gizelle, 30 ans.

Acte I

Scène première

Blanche et Laurence sont assises près d'une table ; elles travaillent.

BLANCHE

As-tu bientôt fini ton jupon ?

LAURENCE

Non, pas encore. (*Elle bâille*). Comme c'est ennuyeux à coudre ! l'étoffe est si épaisse ! j'ai le doigt tout abîmé !

BLANCHE

Mon ouvrage, à moi, n'est pas plus agréable ! il faut piquer le corsage : c'est dur ! j'ai déjà cassé trois aiguilles.

LAURENCE

Nous menons une bien triste existence depuis la mort de pauvre maman ! Toujours travailler pour la poupée de Gizelle ! toujours être à ses ordres !

BLANCHE

Et Léontine ne veut pas comprendre que c'est ennuyeux pour nous ; que nous perdons notre temps ; que nous n'apprenons rien !

LAURENCE

Et comme c'est amusant d'aller aux Tuileries avec Gizelle pour jouer avec des enfants de quatre à six ans !

BLANCHE

Et les bonnes qui veulent toujours que nous cédions aux enfants, que nous fassions toutes leurs volontés.

LAURENCE

Et tous les jours, tous les jours la même chose !... Je vais me reposer pendant que nous sommes seules ! C'est fatigant de toujours travailler ! (*Elle pose son ouvrage et se met à l'aise dans un fauteuil.*)

BLANCHE

Je vais faire comme toi ; d'ailleurs j'ai presque fini ce corsage ! (*Elle pose son corsage près de la poupée et se repose comme Laurence ; toutes deux ne tardent pas à s'endormir.*)

Scène II

Les précédents, Gizelle.

GIZELLE s'approche de ses tantes, les regarde avec étonnement et dit tout bas :

Elles dorment, les paresseuses ! C'est bon, je vais prendre le jupon et le corsage et je vais les mettre à ma poupée. (*Elle prend les vêtements non achevés, et veut les mettre à la poupée ; elle se pique le doigt avec l'aiguille restée dans le corsage et se met à crier.*)

BLANCHE et LAURENCE, se réveillant en sursaut.

Qu'est-ce que c'est ? Qui est-ce qui crie ? C'est toi, Gizelle ? Qu'as-tu ?

GIZELLE, tapant Blanche.

Méchante ! vilaine ! tu m'as piquée ! Tu m'as fait mal ! J'ai du sang !

BLANCHE

Comment, du sang ? Pourquoi ?

GIZELLE, pleurant

Parce que tu m'as piquée, méchante !

BLANCHE

Moi ? je t'ai piquée ? Je ne t'ai pas touchée seulement.

GIZELLE

Si ! tu m'as piquée ! j'ai du sang !

LAURENCE

Mais ce n'est pas Blanche ni moi qui t'avons piquée ! C'est toi-même !

GIZELLE

Tu es une menteuse ! et je vais le dire à maman.

BLANCHE

Parce que tu espères nous faire gronder !

GIZELLE

Oui, et tant mieux ! Je serais très contente !

LAURENCE

C'est méchant ce que tu dis là, Gizelle. Et pour la peine tu n'auras pas ta poupée.

GIZELLE, *criant*

Je veux ma poupée. *(Elle cherche à la prendre.)*

LAURENCE

Je te dis que tu ne l'auras pas. *(Gizelle saisit la poupée par la tête et tire ; Laurence retient la poupée par les jambes ; la tête se détache ; Gizelle tombe, et en tombant brise la tête de sa poupée.)*

GIZELLE, *criant*

Maman ! maman ! au secours ! Blanche et Laurence m'ont piquée ; elles ont cassé ma poupée !

Scène III

Les précédentes, Léontine, accourant.

LÉONTINE

Qu'est-ce que tu as, mon petit trésor ? Pourquoi pleures-tu ?

GIZELLE

Blanche et Laurence m'ont fait piquer ; Laurence a cassé ma poupée.

LÉONTINE, *la prenant dans ses bras et l'embrassant*

Ne pleure pas, mon ange, mon pauvre souffre-douleur ! Tes tantes te donneront sur leur argent de poche une nouvelle poupée, bien plus jolie. Et comment t'es-tu piquée, chérie ?

GIZELLE

Elles ont mis des aiguilles dans les habits de ma poupée pour que je me pique.

BLANCHE

Pas du tout, Gizelle ; tu es venue les prendre et tu t'es piquée toi-même.

LÉONTINE, *sèchement*.

Mais, Blanche, si tu n'avais pas laissé ton aiguille dans l'ouvrage, la pauvre petite ne se serait pas piquée.

BLANCHE

C'est vrai, ma sœur ; mais pourquoi touche-t-elle à notre ouvrage ?

LÉONTINE

Votre ouvrage est à elle, puisque ce sont des vêtements pour sa poupée.

LAURENCE

Ah bien ! si elle veut y toucher pendant que nous y travaillons, elle se piquera, voilà tout. Seulement elle ne doit pas crier et dire que c'est notre faute.

LÉONTINE

C'est aimable ce que tu dis ! Vous êtes toujours à taquiner cette pauvre petite ; et quand vous l'avez bien agacée et fait pleurer, vous dites qu'elle est méchante et insupportable.

BLANCHE

Si tu la voyais dans ses moments de colère et de méchanceté, tu ne la trouverais pas si gentille et si à plaindre.

LÉONTINE

Je suis avec elle tout aussi bien que toi, et je vois que c'est toujours vous qui la taquinez. Au reste, pour expier cette dernière scène, vous allez de suite finir la robe que vous faisiez quand la pauvre Gizelle est

entrée.

GIZELLE

Et puis je veux une capeline pour ma poupée.

LÉONTINE

Oui, mon ange. (À ses sœurs :) Vous ferez de plus une petite capeline en taffetas blanc.

GIZELLE, à Laurence.

Je veux qu'elle soit garnie de velours.

LAURENCE, avec humeur.

Elle sera comme on te la fera.

LÉONTINE

Jolie manière de répondre ! Viens, ma pauvre Gizelle, viens avec moi !

GIZELLE

Non ; je veux rester ici à les regarder travailler.

LÉONTINE

Elles vont encore te faire pleurer.

GIZELLE

Si elles me font pleurer, je les ferai gronder. Allez, maman, allez, je le veux. (*Léontine rit, l'embrasse, et sort en lui envoyant des baisers.*)

Scène IV

Les précédentes, moins Léontine.

(Blanche s'assied devant la table et prend un livre dont elle tourne les pages sans les lire. Laurence s'étale dans un fauteuil.)

GIZELLE, les regardant.

Hé bien ! et ma robe donc ? et ma capeline ?

LAURENCE

Laisse-nous tranquilles avec ta poupée ! Dis à ta bonne de lui faire

ses robes, si tu veux les avoir.

GIZELLE

Méchante ! je veux que tu fasses ma robe ! Maman te l'a ordonné !

BLANCHE

Ta maman n'est pas ma maman ! Et d'ailleurs si elle savait comme tu es méchante et menteuse, elle ne t'écouterait pas comme elle fait.

GIZELLE

Si tu ne fais pas ma robe et ma capeline, je le dirai à maman.

LAURENCE

Dis ce que tu voudras et laisse-moi tranquille. *(Gizelle s'approche de Blanche, lui arrache son livre, et déchire les pages. Blanche s'élance sur Gizelle, lui reprend son livre et la pousse ; Gizelle tombe sur le canapé.)*

BLANCHE

Tu as fait une jolie chose ! Tu as déchiré le livre de ton papa, un livre magnifique, plein d'images !

GIZELLE, *se relevant.*

Ce n'est pas moi ! C'est ta faute !

BLANCHE, *surprise.*

Ma faute ? C'est joli, par exemple ! C'est toi qui es venue me l'arracher d'entre les mains.

GIZELLE

Pourquoi lisais-tu ? Pourquoi ne travaillais-tu pas ?

BLANCHE

Ah ! tu m'ennuies à la fin ! Tiens, voilà ta robe, et va-t'en ! *(Blanche lui jette à la tête la robe de poupée.)*

GIZELLE, *se sauve en criant.*

Je vais le dire à maman.

Scène V

LAURENCE

Elle va encore aller se plaindre à Léontine !

BLANCHE

Que veux-tu, c'est trop ennuyeux aussi d'obéir à cette petite fille de cinq ans, dont nous sommes les tantes par le fait, et qui nous devrait le respect.

LAURENCE

Je m'étonne que Léontine ne soit pas déjà accourue pour nous gronder et nous punir... Je crois que je l'entends.

Scène VI

La porte s'ouvre : Louis, Jacques et Paul entrent.

BLANCHE

Ah ! quel bonheur ! mes cousins !

LOUIS

Bonjour, mes bonnes cousines ! Pourquoi êtes-vous enfermées par ce beau temps ?

LAURENCE

Toujours à cause de Gizelle ; ma sœur veut que nous travaillions pour la poupée.

JACQUES

Vous êtes bien bonnes, par exemple ! Allez vous promener et laissez là Gizelle et sa poupée !

BLANCHE

Et comment veux-tu que nous nous promenions ! Il n'y a qu'une bonne pour nous trois ; elle fait toutes les volontés de Gizelle pour flatter Léontine et pour en soutirer des présents.

PAUL

Et vous allez passer toute la journée enfermées ?

BLANCHE

Il le faut bien, à moins que Gizelle ne veuille sortir ; alors nous sommes obligées de l'amuser avec les amies de son âge qu'elle rencontre aux Tuileries.

LOUIS

Mais c'est insupportable ! Il faudrait l'envoyer promener !

BLANCHE

Et ma sœur donc ? Que dirait-elle ?

JACQUES

Écoute ! j'ai une idée ! Nous voici en force maintenant ! Si nous jouions un tour à Gizelle ?

BLANCHE

Ce ne serait qu'une vengeance inutile et méchante.

JACQUES

Mais non, ce serait pour la corriger.

BLANCHE

Qu'est-ce que tu voudrais donc faire ?

JACQUES

Je ne sais pas encore. Nous pourrions nous consulter.

PAUL

C'est cela ! Nous pourrions nous couvrir de choses noires effrayantes et nous jeter sur elle comme des ours.

BLANCHE

Non, je ne veux pas de cela, parce que cela lui ferait trop peur.

JACQUES

Eh bien, si nous nous cachions pendant qu'elle sera avec vous deux Blanche et Laurence ; vous l'agacerez un peu ; et quand elle sera méchante, nous nous jetterons sur elle et nous la fouetterons avec nos mouchoirs.

BLANCHE

Non, non ! il ne faut pas lui faire mal.

LOUIS

Mais alors, si tu ne veux pas qu'on lui fasse peur, si tu ne veux pas qu'on lui fasse mal, comment veux-tu la corriger ?

BLANCHE

En donnant une leçon qui lui fasse comprendre que c'est vilain de nous faire gronder, de toujours se plaindre de nous, de nous forcer à faire ses volontés, de faire de nous ses esclaves enfin.

LOUIS

Et tu crois qu'elle comprendra ? Une méchante petite fille gâtée ne se corrige que par les punitions. Il faut que ce soit sa maman qui la punisse et qui la gronde.

BLANCHE

Ah ! par exemple ! Léontine trouve tout ce que fait Gizelle charmant et parfait ; elle croit tout ce que Gizelle lui dit ; elle veut que tout le monde lui cède. Et mon beau-frère est encore pis que Léontine.

LAURENCE

Écoute ! j'ai une idée. Disons à Gizelle de demander à Léontine un bon goûter. Laissons-la manger toute seule sans s'inquiéter que nous n'ayons rien, nous autres. Elle sera honteuse, et ce sera une leçon qui lui profitera.

LOUIS

Je ne demande pas mieux ; seulement, je crois qu'elle n'en sera que plus méchante.

JACQUES

Et puis, ce qui est très ennuyeux, c'est qu'elle mangera tout et ne nous laissera rien.

PAUL

Et puis, sa bonne et sa maman ne la laisseront pas trop manger, de peur qu'elle ne se rende malade.

LAURENCE

Oh ! quant à cela, je te réponds qu'elle mangera tout ce qu'elle voudra et tant qu'elle voudra. Pour nous autres, je demanderai à

Pascal de nous réserver en cachette notre part du goûter ; il servira devant Gizelle de quoi faire de très petites parts à chacun ; Gizelle les mangera toutes et c'est ce qui fera la leçon.

LOUIS

Je ne crois pas que ce soit une très bonne leçon, mais nous pouvons toujours l'essayer.

JACQUES

Oui, très bien ! Maintenant que nous sommes sûrs d'avoir notre part du goûter par Pascal, nous ne risquons rien de laisser Gizelle dévorer tout ce qu'il servira.

LAURENCE

Chut ! Je l'entends ! Soyons tous charmants, pour la maintenir de bonne humeur.

Scène VII

Les précédents, Gizelle.

(Elle entre doucement pour voir ce qu'on fait ; elle aperçoit ses cousins et s'arrête. Paul, Jacques et Louis courent à elle.)

PAUL, *l'embrassant.*

Bonjour, ma petite Gizelle ; nous sommes venus te voir.

JACQUES, *l'embrassant.*

Ma petite Gizelle, nous avons bien faim ; veux-tu nous faire donner à goûter ?

LOUIS, *l'embrassant.*

Ma petite Gizelle, tu nous feras donner de bonnes choses, n'est-ce pas ? Des cerises ! des abricots ! des pêches !

JACQUES

De la crème !

PAUL

Des gâteaux !

LOUIS

Des compotes !

GIZELLE

Oui, oui, vous aurez tout ; je vais le dire à Pascal.

BLANCHE

Mais si tu demandais la permission à ta maman ?

GIZELLE

Ah bah ! ce n'est pas la peine ! Maman me laisse faire ce que je veux.

LAURENCE

Veux-tu que je dise à Pascal qu'il vienne te parler, ma petite chérie ?

GIZELLE

Non, je ne veux pas ; je veux sonner moi-même.
(*Elle sonne.*)

Scène VIII

Les précédents, Pascal.

PASCAL

Vous avez sonné, Mesdemoiselles ?

GIZELLE

C'est moi ! Je veux que vous m'apportiez à goûter. Beaucoup de choses.

PASCAL, *mécontent.*

Ce n'était pas la peine de me déranger, Mademoiselle Gizelle ; votre bonne aurait pu venir chercher ce qu'il vous faut.

GIZELLE

Je veux beaucoup de choses : des gâteaux ! des cerises ! des abricots ! de la crème ! des compotes !

PASCAL

Oh ! Oh ! Mademoiselle Gizelle, vous êtes trop ambitieuse ! Je ne vous donnerai pas tout cela. Du pain et des cerises, ce sera bien assez.

GIZELLE

Je veux tout ! Je le veux, ou je le dirai à maman.

(Laurence parle bas à Pascal, qui sourit et secoue la tête.)

PASCAL

Je crois que cela va faire une mauvaise affaire. Mais... je veux bien, moi ! Du moment que tout le monde est d'accord ! *(Il sort. Jacques le suit).*

Scène IX

Les précédents.

(Pascal va et vient en apportant ce qu'on a demandé ; Jacques rentre avec lui, s'approche de Louis et de Paul et leur parle bas.)

GIZELLE

Qu'est-ce que vous dites là ? Je veux que vous veniez près de moi.

LOUIS

Oui, certainement, charmante. Nous voici tous.

(Ils l'entourent.)

GIZELLE

Jouons à la main chaude.

JACQUES

Oui, ma charmante, jouons.

GIZELLE

C'est moi qui le serai !

PAUL

Oui, ma charmante. C'est toi ! *(Gizelle se baisse en mettant la main derrière le dos. Les trois garçons tapent tous très fort.)*

GIZELLE, se relève rouge, en colère, et se frotte la main.

Méchantes ! c'est vous !

LOUIS

Qui, vous ?

GIZELLE

Blanche et Laurence.

JACQUES

Non, ce n'est pas elles ! Recommence. (*Gizelle se remet la main derrière le dos ; Louis lui donne une claque épouvantable ; elle se relève en colère.*)

GIZELLE, *pleurant.*

Méchants ! vilains ! Je ne veux plus jouer !

LOUIS, *riant.*

Pourquoi, ma charmante ?

GIZELLE

Parce que vous m'avez fait mal.

JACQUES

Qui t'a frappée ?

GIZELLE

C'est Blanche. J'en suis sûre.

JACQUES

Non, je t'assure que ce n'est pas elle.

PASCAL

Le goûter est servi, Mesdemoiselles et Messieurs.

GIZELLE

Tant mieux, nous ne jouerons plus. (*Pascal sert des cerises à Gizelle ; elle prend toute l'assiette : la part est très petite.*)

PASCAL

Et ces Demoiselles et ces Messieurs ? Vous ne leur laissez rien, Mademoiselle ?

GIZELLE

Ils mangeront autre chose : il y en a trop peu. (*Les enfants se regardent et rient ; Gizelle mange de chaque plat que lui sert Pascal ; elle mange tout, et chaque fois Pascal lui représente que les autres n'auront rien. Gizelle répond :*) Cela ne fait rien ! Ils mangeront autre chose : il y en a trop peu. (*Quand tout est fini, tous se lèvent de table et s'approchent de Gizelle.*)

LOUIS, *saluant.*

Gizelle, tu es une gourmande : tu as tout mangé sans penser à nous. Je te laisse. (*Il sort.*)

JACQUES, *saluant.*

Gizelle, tu es une égoïste : tu as tout mangé, sans penser à nous. Je te laisse. (*Il sort.*)

PAUL, *saluant.*

Gizelle, tu es une méchante : tu as tout mangé, sans penser que nous aussi nous avons faim. Je te laisse. (*Il sort.*)

BLANCHE, *saluant.*

Gizelle, tu es une méchante fille : tu ne penses qu'à toi. Je te laisse. (*Elle sort.*)

LAURENCE, *saluant.*

Gizelle, tu me fais toujours gronder ; je ne t'aime pas. Je te laisse. (*Elle sort.*)

PASCAL

Mademoiselle Gizelle, vous n'avez pas écouté ce que je vous disais. Vous voilà abandonnée de tous. Je vous laisse. Que le bon Dieu vous pardonne ! (*Il sort.*)

Scène X

Gizelle, seule.

(Elle est tout étonnée de les voir tous partir.)

GIZELLE

Ils sont méchants ! Ils me laissent seule ! Je ne veux pas être seule,

moi ! Pascal ! Blanche ! Laurence ! Je le dirai à maman ! Pascal ! *(Elle court à la porte et cherche en vain à l'ouvrir. Elle pleure.)* Blanche ! Laurence ! Méchantes ! Je vais leur abîmer leurs affaires ! *(Elle prend leurs paniers à ouvrage et jette tout par terre, piétine les paniers et tout ce qu'ils contenaient ; elle pousse un cri et tombe par terre ; Pascal entre.)*

PASCAL

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle Gizelle ? De la colère ? hé ?...

GIZELLE, *criant.*

Mon pied ! mon pied ! Elles m'ont fait mal au pied ! *(Pascal regarde le pied que Gizelle tient en l'air ; il retire une grosse aiguille entrée dans la semelle du soulier.)*

PASCAL

Voilà, Mademoiselle ! Ce ne sera rien ! C'était une aiguille qui vous piquait. Pourquoi, aussi, avez-vous tout jeté et écrasé ? C'est le bon Dieu qui vous punit.

GIZELLE, *pleurant.*

Je ne veux pas que le bon Dieu me punisse.

PASCAL

Ah ! Mademoiselle, il faut pourtant bien que vous preniez sa punition. Il n'y a pas à dire. Ce que le bon Dieu veut, vous ne pouvez pas l'empêcher : il faut que ça arrive.

GIZELLE

Pourquoi ça ? Je ne veux pas, moi !

PASCAL

Que vous le vouliez ou non, ça ne fait rien à la chose, Mademoiselle ; le bon Dieu ne vous demandera pas la permission, allez.

GIZELLE

Ça me fait mal, ça me fait mal.

PASCAL

Oh que non ! vous ne souffrez pas beaucoup. Une piqûre d'aiguille, ce n'est rien du tout ! J'en ai eu bien d'autres, moi, quand j'étais à l'armée.

GIZELLE

Qu'est-ce que vous avez eu ?

PASCAL

J'ai eu un coup de sabre qui m'a coupé le front et la joue.

GIZELLE

Ce n'est pas vrai ! Vous avez votre front et votre joue.

PASCAL

Parce qu'il y a des os que le sabre n'a pu couper.

GIZELLE

Ça m'est bien égal, vos os ! J'ai bien plus mal que vous.

PASCAL

Ah ! mes os ne vous font rien, Mademoiselle ! Vous n'avez pas de cœur ; c'est pourquoi le bon Dieu vous punit. Je vais vous envoyer votre bonne, et vous vous arrangerez avec elle comme vous voudrez.

GIZELLE

Je ne veux pas ma bonne ; je veux maman.

PASCAL

Votre maman est sortie. (*Il sort.*)

Scène XI

Gizelle, toujours par terre, Julie.

JULIE

Qu'est-ce qui vous arrive, ma pauvre Gizelle ? Pascal me dit que vous êtes blessée !

GIZELLE, *faisant semblant de pleurer.*

J'ai mal ! très mal ! Mon pied est percé.

JULIE, *effrayée.*

Percé ! Comment ? Par qui ? par quoi ?

GIZELLE, *pleurnichant*.

C'est Blanche et Laurence ! avec une grosse aiguille.

JULIE, *étonnée*.

Blanche et Laurence ! Avec une aiguille ? C'est impossible ? Pourquoi vous êtes-vous laissé faire ?

GIZELLE, *pleurnichant*.

Parce que je ne savais pas.

JULIE

Quoi ? Qu'est-ce que vous ne saviez pas ?

GIZELLE, *changeant de ton*.

Laisse-moi tranquille ! Tu m'ennuies, et je le dirai à maman.

JULIE

Qu'est-ce que vous direz ? Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

GIZELLE

Je te dis que tu m'ennuies, que je dirai à maman de ne pas te donner la robe que tu veux avoir, et que je ne te ferai plus rien donner par maman ni papa.

JULIE, *câlinant Gizelle*.

Oh ! Gizelle ! ma petite Gizelle ! ne faites pas ça ! Comment auriez-vous le cœur de chagriner votre pauvre Julie qui vous aime tant ! Voyons, dites-moi ce que vous voulez, ce que vous désirez. Dites-le, je ferai tout ce que vous me commanderez de faire.

GIZELLE

Je veux que tu dises comme moi à maman.

JULIE

Je ne demande pas mieux, mon pauvre ange. Mais que direz-vous, et que faut-il que je dise ?

GIZELLE

Tu diras comme moi que c'est Blanche et Laurence qui m'ont percé le pied.

JULIE

Oui, mon trésor. Soyez tranquille. Seulement vous m'expliquerez.

Scène XII

Les précédentes, Léontine.

GIZELLE

Maman, maman ! Blanche et Laurence m'ont percé le pied.

LÉONTINE, *poussant un cri.*

Percé le pied ! À toi ! pauvre enfant ! Avec quoi ? Pourquoi ?

GIZELLE

Avec une grosse aiguille.

LÉONTINE

Mais comment ont-elles fait ? Je ne comprends pas. Est-ce vrai, Julie ?

JULIE

Oui, Madame, très vrai. (À *part.*) Cette méchante enfant me fait mentir que j'en suis honteuse !

LÉONTINE

Expliquez-moi comment c'est arrivé. Je ne puis comprendre.

JULIE, *bas à Gizelle.*

Dites vous-même, vite, ma petite chérie. Je n'y étais pas, vous savez. (*Gizelle se tait et sourit d'un air de triomphe.*)

LÉONTINE, *à Julie.*

Eh bien, Julie, répondez donc ! Comment et avec quoi Blanche et Laurence ont-elles percé le pied de ma pauvre petite ?

JULIE

Ma foi, Madame, je n'en sais rien. Je ne puis rien dire à Madame.

LÉONTINE

Vous ne pouvez rien dire ! Et pourquoi me dites-vous que c'est très vrai, comme si vous y étiez ?

GIZELLE

Maman, c'est qu'elle m'a laissée toute seule avec Blanche, Laurence et mes trois cousins, et qu'elle a peur que vous ne la grondiez et que vous ne lui donniez pas la robe que je vous ai demandée pour elle.

JULIE, *à part.*

Méchante petite fille ! Si je peux la démasquer, je le ferai certainement.

LÉONTINE

Mais, ma pauvre enfant, as-tu essayé de marcher ? Peux-tu appuyer ton pied par terre ?

GIZELLE

Je ne sais pas, maman. Je n'ai pas encore essayé. *(Elle se relève, fait semblant de ne pas pouvoir se tenir, et tombe dans les bras de sa maman.)*

LÉONTINE, *désolée.*

Pauvre enfant ! Et ces vilaines filles, où sont-elles ? Julie, allez me les chercher et envoyez-moi Pascal.

(Julie sort.)

Scène XIII

Léontine, Gizelle ; un instant après, Pascal.

(Léontine couche Gizelle sur un canapé, lui ôte son brodequin et veut lui ôter son bas.)

GIZELLE, *se débattant.*

Je ne veux pas qu'on ôte mon bas ; je ne veux pas qu'on me touche.

LÉONTINE

Mais, mon ange, c'est pour voir ta plaie et mettre quelque chose dessus. *(Gizelle continue à se débattre et Léontine à vouloir la déchausser. Pascal entre ; après avoir regardé un instant d'un air un peu moqueur, il*

dit :)

PASCAL

Madame m'a demandé ?

LÉONTINE

Oui, Pascal ; courez vite chercher le médecin !

PASCAL, *souriant*.

Est-ce que Madame est malade ?

LÉONTINE

Pas moi, Pascal, mais ma pauvre petite, qui a une blessure au pied. Vite, vite, Pascal. Allez, courez.

PASCAL, *souriant*.

Madame a-t-elle vu la blessure de Mademoiselle ? Je demande bien pardon si je n'obéis pas à Madame, mais je crois que Mlle Gizelle n'a rien du tout et qu'un médecin n'aura rien à y faire en bon.

LÉONTINE, *vivement*.

Comment, rien du tout ? Vous appelez le pied percé rien du tout !

PASCAL, *avec calme*.

Que Madame soit tranquille ! J'étais là. Ce n'est rien ! C'est moi qui ai retiré l'aiguille que Mademoiselle s'était enfoncée dans le pied en piétinant sur les affaires de ces demoiselles, et j'ai bien vu, en retirant l'aiguille, qu'il n'y avait pas grand mal.

LÉONTINE, *très surprise*.

Je ne comprends pas ! Gizelle m'a dit que c'était Blanche et Laurence qui lui avaient percé le pied.

PASCAL

Non, Madame, c'est faux ! Ces demoiselles n'étaient même pas dans la chambre ; elles étaient sorties avec leurs cousins. J'étais ici à côté, et j'entendais ce que disait et faisait Mlle Gizelle. Je suis entré quand elle a poussé un cri, et j'ai tout de suite retiré l'aiguille.

LÉONTINE

Vous voyez bien qu'elle s'est fait mal. Et pourquoi l'a-t-on laissée seule, la pauvre petite ? toute seule ? Mes sœurs sont si méchantes

pour elle, que je ne sais qu'y faire, en vérité.

PASCAL

Pardon, Madame, si je rétablis les faits. C'est Mlle Gizelle qui est rageuse et... pas trop bonne, ces demoiselles sont bien complaisantes pour elle, bien aimables ; mais Mlle Gizelle n'est pas facile à contenter ; elle les bouscule et les tarabuste. Parfois même elle les frappe ; et ces pauvres demoiselles sont bien douces ; jamais elles ne lui rendent les claques et les mauvaises paroles qu'elles reçoivent.

LÉONTINE

Vous trouvez peut-être que c'est bon et aimable à elles d'avoir laissé ma pauvre Gizelle toute seule ?

PASCAL

Pardon, Madame, c'était de bonne guerre. Mlle Gizelle venait de manger à elle seule le goûter que j'avais servi pour tous ; ils n'ont pas été contents, comme de juste, et ils sont partis pour aller manger à leur tour.

GIZELLE, *pâle et d'une voix faible.*

Maman, je suis malade !

LÉONTINE

Malade, mon enfant ! ma chérie ! Allez vite, Pascal, chercher un médecin. (*Voyant que Pascal veut parler.*) Et je vous prie de garder vos raisonnements pour vous. (*Pascal sort en levant les épaules.*)

Scène XIV

Léontine, Gizelle.

(*Gizelle devient de plus en plus pâle et glacée.*)

LÉONTINE, *effrayée, désolée, court à la porte, à la fenêtre ouverte, en criant.*

Julie ! Blanche ! Laurence ! (*La bonne arrive et emporte Gizelle au moment où Blanche, Laurence et leurs cousins arrivent au salon.*)

LAURENCE, *effrayée.*

Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi Julie emporte-t-elle Gizelle ?

LÉONTINE, *hors d'elle.*

Il y a, Mesdemoiselles, que c'est votre méchante et horrible conduite qui fera mourir mon enfant, ma Gizelle chérie, ma douce et bonne Gizelle, votre victime de tous les jours.

BLANCHE

Ma pauvre sœur, la douleur t'aveugle ! De quelle horrible conduite veux-tu parler ? De quelle victime ? Je n'y comprends rien ?

LÉONTINE, *de même.*

Joignez l'ironie et l'hypocrisie à la cruauté, Mesdemoiselles. Mais sachez que ma patience se lasse et s'épuise à la longue ; et que, maîtresse de votre destinée, je saurai vous punir comme vous le méritez. (*Elle sort, tous les enfants restent ébahis.*)

Scène XV

Les précédents, moins Léontine et Gizelle.

LOUIS

Ah ça mais ! que veut dire tout cela ? Léontine est folle ! Qu'arrive-t-il donc à Gizelle ?

JACQUES

Il arrive que Gizelle aura probablement été punie de sa gloutonnerie ; que son énorme goûter lui aura tourné sur le coeur, et qu'elle est en train de rendre ce qu'elle nous a enlevé injustement et méchamment.

PAUL

Et c'est bien fait ! Ce n'est pas moi qui la plaindrai.

LAURENCE

Je crains d'avoir eu une mauvaise idée et qu'elle ne soit réellement très malade.

LOUIS

Ah bah ! ce ne sera rien ! Une indigestion, voilà tout ! Ce que je crains, moi, c'est que la leçon ne lui profite pas.

JACQUES

Et qu'elle ne soit plus méchante qu'auparavant.

BLANCHE

Nous ne sommes pas heureuses ! Que sera-ce si Gizelle devient plus méchante ?

LOUIS

Écoute donc, si vous êtes malheureuses, il faut vous plaindre à votre beau-frère, le mari de Léontine.

BLANCHE

Mon beau-frère ! il est pis que Léontine pour Gizelle. Je crois, en vérité, que si Gizelle lui disait de nous chasser et de nous jeter dans la rue, il le ferait.

PAUL

Mais pourquoi n'écririez-vous pas à votre frère Pierre, qui vous aime tant ?

BLANCHE

Pierre vient de se marier, tu sais bien ! Il est chez les parents de sa femme, et nous ne voulons pas le troubler par nos plaintes.

LAURENCE

Et puis, ma belle-sœur Noémi est si jeune ! Que veux-tu qu'elle fasse pour nous ?

LOUIS

Elle est très jeune, je le sais bien, mais elle est votre amie depuis longtemps ; elle fera tout ce qu'elle pourra pour vous aider à sortir de chez Léontine ; Pierre, d'ailleurs, a de l'autorité sur vous comme frère aîné. Je t'assure que tu feras bien de lui écrire.

BLANCHE

Si tu savais comme il me répugne de me plaindre de Léontine et de son mari !

JACQUES

Plains-toi de Gizelle, ce sera plus facile !

BLANCHE

Oui, mais Gizelle n'est méchante pour nous et ne nous rend malheureuses que parce qu'on la gâte horriblement ; les méchancetés de Gizelle retombent donc sur Léontine.

JACQUES, *bas à Louis et à Paul.*

Ne leur dis plus rien ; écrivons nous-mêmes à Pierre. Nous signerons la lettre tous les trois, et nous raconterons ce que nous avons vu et entendu depuis six mois.

PAUL, *bas à Louis et à Jacques.*

Tu as raison, c'est plus sûr ! C'est toi, Louis, qui écriras la lettre, et nous la signerons avec toi.

LAURENCE

Que dites-vous, là-bas ? Si vous complotez quelque chose, dites-le-nous, pour ne pas rendre notre position plus mauvaise et plus triste en voulant l'améliorer.

LOUIS

Non, non, soyez tranquilles, pauvres cousines, nous ne ferons rien qui puisse vous nuire.

Scène XVI

Les précédents, Pascal.

PASCAL

Je viens de ramener le médecin que Madame a demandé ; mais je crois qu'il sera venu pour rien, car Mlle Gizelle n'a qu'une indigestion.

LAURENCE

Mon Dieu ! que je suis fâchée de l'avoir laissée tout manger ! C'est ma faute ! Léontine a raison de m'en vouloir.

JACQUES

Ce n'est pas toi qui l'as forcée à manger, ma pauvre Laurence, c'est sa gourmandise.

LOUIS

Tu pourrais même dire sa gloutonnerie.

PASCAL

Le bon Dieu la punit, Mesdemoiselles et Messieurs, et, croyez-moi, le bon Dieu fait bien. Savez-vous ce qu'elle m'a dit tantôt, quand je lui ai parlé de mon terrible coup de sabre ? (*Il imite Gizelle.*) « Ça m'est bien égal, vos os ! » C'est-il méchant, ça ? Et comment voulez-vous que le bon Dieu souffre des choses pareilles sans les punir ?

Scène XVII

Les précédents, Léontine, échevelée, en larmes, accourt et se jette sur un canapé.

LÉONTINE

Ma fille ! Mon enfant ! Ma Gizelle bien-aimée ! Elle va mourir ! Je vais la perdre ! Mon enfant ! Mon enfant ! (*Elle s'affaisse sur les coussins.*)

BLANCHE, *la soutenant dans ses bras.*

Léontine ! Ma sœur ! Ne t'effraye pas ! Une indigestion ne fait pas mourir !

LÉONTINE, *la repousse avec violence.*

Laisse-moi ! Va-t'en ! Tu me fais horreur ! Ne me touche pas ! Ne m'approche pas ! Toutes deux vous avez empoisonné la vie de ma pauvre enfant ! Et, à présent qu'elle va mourir, vous osez me parler avec affection, vous cherchez à me consoler !

LOUIS

Ma chère Léontine, qu'a donc la pauvre Gizelle pour vous avoir tant effrayée ?

LÉONTINE

Des vomissements effroyables ! Elle a déjà rempli une cuvette des choses que lui ont fait manger (de force, peut-être) Blanche et Laurence.

LOUIS

Ma pauvre Léontine, la chère petite Gizelle a un peu trop mangé, il

est vrai, mais Blanche et Laurence n'y sont pour rien ; Pascal a voulu l'empêcher, elle ne l'a pas écouté. Rassurez-vous, Léontine, la même chose m'est arrivée il y a deux ans ; j'ai été bien malade ; on m'a donné du thé léger, et je n'en suis pas mort, comme vous voyez.

LÉONTINE

Mais elle ne peut rien prendre !

LOUIS

Elle sera un peu plus longtemps malade, voilà tout.

LÉONTINE

Tu crois ? C'est vrai, une indigestion ne tue pas ! J'avais perdu la tête ! Cette chère petite est mon trésor, ma vie ! Dès qu'elle a la moindre chose, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais, Merci, mon bon Louis. (*Elle l'embrasse.*) Tu m'as rendu mon courage et ma raison.

BLANCHE, *timidement.*

Ma sœur ! (*Léontine la regarde avec colère.*)

LÉONTINE

Laisse-moi ! Laissez-moi, vous autres. Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre. (*Elle sort.*)

Scène XVIII

Les précédents et Pascal, qui rentre.

PASCAL

Le médecin la trouve malade tout de même, elle a eu comme des convulsions ; il lui trouve de la fièvre, et les vomissements reviennent de temps à autre ; il y a encore quelque chose dans son sac. Mais qu'avez-vous à pleurer, Mesdemoiselles ? Ce n'est pas le chagrin, je pense ?

BLANCHE, *pleurant.*

Ma sœur ne veut plus nous voir : qu'allons-nous devenir ? Que va-t-on faire de nous ?

LAURENCE, *pleurant.*

Et tout cela est de ma faute ; j'aurais pu empêcher Gizelle de manger autant.

JACQUES

Tu ne l'aurais pas empêchée, et personne au monde ne l'aurait empêchée.

PASCAL

Puisque moi, Mademoiselle, elle ne m'a pas écouté. À chaque assiette, je lui disais : « C'est trop, Mademoiselle ; il n'en restera pas pour les autres. » Qu'est-ce qu'elle répondait ? « Ça m'est égal, les autres ! » Allez, Mademoiselle, avec un coeur comme celui-là, il n'y a rien à faire ! Et surtout, il n'y a pas de reproches à se faire !

Scène XIX

Les précédents, Julie.

JULIE

Mlle Gizelle est un peu mieux, Mesdemoiselles ; elle s'est endormie.

BLANCHE

Et ma sœur est-elle plus tranquille ?

JULIE

Oh oui, Mademoiselle. Le médecin lui a dit qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir.

LAURENCE

Pouvons-nous aller chez elle ?

JULIE

Oh non ! Mademoiselle. Elle est toujours furieuse après vous ! Et Monsieur ! Il dit que s'il vous voyait, il vous casserait sa canne sur le dos.

BLANCHE

Mon Dieu, mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ?

(Elle pleure ainsi que Laurence ; les trois cousins se groupent autour d'elles, les embrassent, les consolent. Julie sort.)

JACQUES

Nous voici seuls et libres de parler. Blanche et Laurence, Louis va écrire à Pierre, en notre nom à tous trois, la position terrible dans laquelle vous vous trouvez chez Léontine, grâce à sa méchante Gizelle, et nous allons lui demander de vous retirer de chez votre sœur.

BLANCHE

Non, non, Jacques ! Si ma sœur et son mari viennent à le savoir, ils seront furieux et vous défendront de venir nous voir.

LOUIS

Qui ne risque rien n'a rien ! Votre vie est trop triste, trop misérable ! Cela ne peut durer ainsi. Pierre vous aime tendrement ! C'est lui qui est votre tuteur et votre chef de famille ; et c'est lui qui doit vous tirer d'ici. Je lui recommanderai de ne pas parler de notre lettre à Léontine et à son mari. *(Tous trois disent adieu à leurs cousines et veulent sortir au moment où Léontine entre.)*

Scène XX

Les précédents, Léontine.

LÉONTINE, *pâle et sévère.*

Restez, mes petits cousins ; je désire que vous entendiez ce que j'ai à dire à vos cousines. *(Elle s'assied.)* Blanche et Laurence, j'ai manqué de perdre ma fille, grâce à vous !

Silence ! Ne m'interrompez pas ! Vous auriez dû diriger cette pauvre petite, l'empêcher de suivre le penchant naturel à tous les enfants, de manger de bonnes choses avec excès. Vous ne l'avez pas fait ; d'après ce qu'a pu me dire la pauvre Gizelle, vous l'avez poussée à manger, afin sans doute qu'elle fût malade et que vous fussiez ainsi débarrassées d'une tâche qui vous semble trop dure, celle de garder et de protéger une charmante enfant, qui est votre nièce, et que vous devriez aimer à ce seul titre. Pareille chose peut se renouveler, et je ne veux pas y exposer ma Gizelle chérie. Mon mari est fort irrité et ne veut plus vous voir ; moi-même il me répugne de vivre avec... avec des ennemies de mon enfant. Nous avons donc décidé, mon mari et

moi, que vous entreriez au couvent de la Visitation ; couvent cloître, dont vous ne sortirez pas, mais où vous serez très heureuses. Point de supplications ni de larmes ! Tout est inutile ! C'est une chose irrévocablement décidée. Dans huit jours, vous entrerez au couvent ; jusque-là vous resterez dans votre appartement, vous vous promènerez avec Julie, une heure ou deux tous les jours ; et vous ne paraîtrez pas au salon. On vous apportera à manger dans vos chambres. Et vous, mes cousins (*elle prend une voix douce*), vous avez été bons et aimables pour Gizelle, qui vous aime beaucoup. Venez la voir souvent, surtout pendant qu'elle est malade, la pauvre enfant. Adieu, mes amis, au revoir bientôt.

(Elle sort.)

Scène XXI

Blanche et Laurence sanglotent ; Louis, Jacques et Paul restent interdits et indignés.

LOUIS

Mes pauvres cousines ! Ne pleurez pas ! Ce ne sera pas long. Je vais de suite écrire à Pierre, et avant trois jours il sera ici ; j'en suis certain.

BLANCHE, *pleurant.*

Mon Dieu, mon Dieu ! Cette pauvre Léontine ! Quel aveuglement !

LAURENCE, *pleurant.*

Et combien elle est injuste et méchante pour nous !

BLANCHE, *pleurant.*

Ne l'accuse pas trop, Laurence ! Elle ne sait pas ce qu'elle fait. Elle est si aveuglée par son amour pour Gizelle, qu'elle n'a plus sa tête et son cœur quand il est question d'elle.

JACQUES

Tu es bien généreuse, ma pauvre Blanche. Quant à moi, je la déteste, et je n'y remettrai pas les pieds, à moins que maman ne m'y oblige, ce que je ne crois pas.

PAUL

Nous viendrons te voir tous les jours si maman le permet, et nous n'irons certainement pas chez Mlle Gizelle.

BLANCHE

Et qu'avons-nous fait pour être traitées de cette manière ?

LAURENCE

Ce qui me console, c'est que Gizelle sera la première punie de sa méchanceté ; car elle va s'ennuyer à mourir ; elle n'aura personne pour s'amuser, personne à tourmenter, personne pour lui faire les trousseaux de ses poupées.

JACQUES

Tant mieux ! Ce sera sa punition, et bien méritée.

LOUIS

Et vous, mes pauvres cousines, sous peu de jours, vous serez heureuses chez Pierre et Noémi ; et nous viendrons jouir de votre bonheur et remercier Pierre de vous avoir secourues dans votre malheur et votre abandon.

BLANCHE

Merci, mes chers amis, de votre tendresse et de vos consolantes paroles. Que Dieu vous écoute et qu'il veuille bien disposer Pierre et Noémi à nous venir en aide !

Scène XXII

Les précédents, Julie, ensuite Pascal, qui entre sans être vu.

JULIE

Mesdemoiselles, Mme Gerville vous fait dire de monter dans vos chambres et d'emporter toutes vos affaires pour ne plus revenir au salon. Et vous, Messieurs, Madame vous prie d'aller la rejoindre chez Mlle Gizelle, qui vous demande. *(Blanche et Laurence, sans répondre à Julie, rassemblent leurs livres et leurs paniers à ouvrage ; Louis, Jacques et Paul les aident à faire leurs paquets.)*

LOUIS

Blanche, tu oublies la robe commencée.

BLANCHE

Je ne l'oublie pas, je la laisse ; ce n'est pas à moi.

JULIE

Vous devriez bien la finir, Mademoiselle.

LAURENCE

Chargez-vous de ce soin, vous qui êtes la bonne de Gizelle.

JULIE

Venez-vous, Messieurs, je vous attends.

JACQUES

C'est inutile ; nous rentrons chez nous.

JULIE

Mais Mlle Gizelle va être furieuse, et Madame aussi.

LOUIS

Cela nous est bien égal. Nous n'avons ni la douceur, ni la patience, ni la bonté de Blanche et de Laurence.

JULIE

Je vais dire à Madame que vous refusez de venir voir Mlle Gizelle et que vous soutenez ces demoiselles.

JACQUES

Dites ce que vous voudrez, mauvaise langue, c'est vous que cela regarde.

JULIE, *avec impertinence.*

Et vous-mêmes plus que vous ne pensez, mes petits messieurs. Et vos cousines aussi, car on va les renfermer d'autant mieux que ce sont elles qui vous poussent à résister à Madame et à Mlle Gizelle.

JACQUES

Ce n'est pas vrai ! Vous mentez, et vous savez que vous mentez !

BLANCHE

Chut, mon pauvre Jacques ! Laissez-la dire comme elle voudra.

JULIE, *avec colère.*

Je me vengerai, et vous regretterez votre emportement.

PASCAL, *la faisant pirouetter.*

Et vous, mam'selle l'hypocrite, vous serez punie de votre impertinence envers mes jeunes maîtres et de votre méchanceté envers mes pauvres jeunes maîtresses. Je sais quelque chose qui ne vous mettra pas bien dans les papiers de Madame, et qui pourrait bien vous faire perdre la bonne place que vous avez ici. Allez, la belle, aller cuver votre colère loin d'ici, et laisser tranquilles ces messieurs et ces demoiselles. *(Il la fait pirouetter encore malgré sa résistance et la pousse doucement vers la porte ; elle sort furieuse.)*

Scène XXIII

Les précédents, moins Julie.

PASCAL

Qu'est-ce qu'il y a donc ? Pourquoi vous fait-on déménager vos affaires, Mesdemoiselles ?

BLANCHE

Parce que Léontine nous défend de revenir au salon !

LAURENCE

Et parce qu'elle veut nous mettre au couvent.

PASCAL, *très étonné.*

Au couvent ! Vous, au couvent ! Et vous défendre de venir au salon ! Mais ce n'est pas possible ! Pourquoi donc cela ?

JACQUES

Parce que la méchante petite Gizelle s'est plainte de ce que mes cousines l'ont poussée à manger ; Léontine prétend qu'elles ont manqué de lui tuer Gizelle, et que son mari ni elle-même ne veulent les revoir.

PASCAL, *indigné.*

Ah ! c'est comme cela ! C'est ainsi qu'on traite les filles de ma

pauvre maîtresse, que j'ai servie pendant dix ans ! Et, on croit que je resterai dans une maison d'où on a chassé mes jeunes maîtresses ? Pas un jour, pas une heure après elles ! C'est pour ne pas les quitter, pour les protéger comme me l'a recommandé leur pauvre mère, que je suis resté dans la famille ; elles partent, je pars. Et je vais aller trouver M. Pierre et lui raconter ce qui se passe ! Ah ! cette méchante Gizelle ! Petite sans-cœur ! qui chasse ses tantes après m'avoir dit : « Ça m'est égal, vos os ! » Pour un empire je ne resterai pas à la servir.

LOUIS

Mon bon Pascal, je vais écrire aujourd'hui même à Pierre pour qu'il vienne chercher mes pauvres cousines ; ne quittez pas la maison avant qu'elles la quittent ; vous leur serez si utile ; vous les servirez au moins ; sans vous, elles seraient livrées à Julie.

PASCAL

Oui, Monsieur Louis ; soyez tranquille ! J'emboîte leur pas et je ne les quitte pas. Et quant à Julie, j'ai entre les mains une lettre qu'elle a écrite à une *amie*. Qui se ressemble s'assemble. L'*amie* m'a remis la lettre dans un moment de colère contre Julie ; elle y dit de belles choses de la petite Gizelle, du père et de la mère... Mais donnez-moi donc tout ça, Messieurs et Mesdemoiselles (*il leur enlève leurs paquets*) ; laissez, que je le monte ! (*Ils sortent tous ; Louis, Jacques et Paul accompagnent leurs cousines ; Pascal les suit.*)

Acte II

La scène représente le salon.

Scène première

Léontine, M. Gerville, Gizelle.

M. GERVILLE

Faites-lui donc ce qu'elle demande, Léontine ; ne la tourmentez pas, cette pauvre enfant.

LÉONTINE

Je vous assure, mon ami, que je suis fatiguée à mourir ; depuis trois jours qu'elle est sans cesse avec moi, elle ne me laisse le temps de rien faire. Je ne trouve pas le moment d'écrire à Pierre. Il faut pourtant qu'il sache que nous allons mettre Blanche et Laurence au couvent.

GIZELLE, *pleurant.*

Je veux Blanche et Laurence. Je m'ennuie sans elles.

M. GERVILLE

Mon pauvre amour, elles te taquinaient toujours.

GIZELLE

Non, elles ne me taquinaient pas ; je les veux.

LÉONTINE

Je fais tout ce que tu demandes, mon enfant, et bien mieux qu'elles.

M. GERVILLE

Non, vous faites très mal ; elles faisaient très bien ; je les veux.

LÉONTINE

Veux-tu aller te promener avec Julie ?

GIZELLE

Oui, mais je veux que Blanche et Laurence viennent aussi.

M. GERVILLE

Écoute, mon petit trésor, Blanche et Laurence sont méchantes pour toi et tu sais...

GIZELLE

Non, elles ne sont pas méchantes ; elles faisaient tout ce que je voulais ; c'est vous qui me tourmentez.

M. GERVILLE

Moi ! Oh ! cher ange, que dis-tu ? Moi, te tourmenter ! Moi qui t'aime tant ! (*Il veut l'embrasser.*)

GIZELLE, *le repoussant.*

Laissez-moi ! Je ne veux pas que vous m'embrassiez ! Votre barbe me pique. Blanche et Laurence n'ont pas de barbe.

LÉONTINE

Gizelle, tu n'es pas gentille pour ton pauvre papa. Tu lui fais de la peine.

GIZELLE, *pleurant.*

Je ne veux pas qu'on me gronde. Je veux Blanche et Laurence ; elles ne me grondent pas.

LÉONTINE

Voyons, ma Gizelle, sois sage. Veux-tu que j'aille aux Tuileries avec toi ?

GIZELLE

Non, ça m'ennuie ; vous ne jouez pas comme Blanche et Laurence.

M. GERVILLE, *s'impatiantant.*

Ah çà ! tu nous ennues avec ta Blanche et ta Laurence. Elles sont méchantes, elles te font du mal, et je ne veux pas que tu joues avec elles.

GIZELLE

C'est vous qui êtes méchants, ce n'est pas elles ; vous ne me faites jamais rien ; elles me faisaient des robes, des chapeaux, des manteaux pour ma poupée ; elles jouaient tant que je voulais et à tous les jeux que je voulais ; elles étaient très bonnes, et je les veux.

LÉONTINE

Mais, ma petite chérie, c'est toi-même qui venais toujours te plaindre d'elles.

GIZELLE

Parce que j'étais en colère ; il ne fallait pas m'écouter.

M. GERVILLE

Mais tu m'as dit que c'étaient elles qui avaient manqué te faire mourir en te forçant à manger une quantité énorme de gâteaux, de fruits, de crème.

GIZELLE

Non, elles ne m'ont pas forcée ; elles ne m'ont rien dit ; c'est moi qui ai menti ; et Pascal a voulu m'empêcher et je n'ai pas voulu ; Blanche et Laurence sont très bonnes, et je les veux ; et je pleurerai jusqu'à ce qu'elles viennent. (*M. Gerville paraît consterné. Léontine cache son visage dans ses mains et pleure. Gizelle tape du pied..*)

M. GERVILLE

Gizelle ! mon amour ! Vois comme tu fais de la peine à ta pauvre maman ! Vois comme elle pleure ! Va l'embrasser !

GIZELLE

Ça m'est bien égal, qu'elle pleure ! C'est elle qui est méchante pour Blanche et Laurence ! Pourquoi les a-t-elle enfermées dans leur chambre ? Je les veux, et je les aime plus que vous et plus que maman ! (*M. Gerville tombe accablé sur une chaise.*)

LÉONTINE

Voilà pourtant les scènes que nous subissons depuis trois jours !

M. GERVILLE

Écoute, ma Gizelle, tu es trop bonne !

GIZELLE

Non, je ne suis pas bonne, je suis méchante !

M. GERVILLE

Je veux dire que tu oublies toutes les taquineries, toutes les méchancetés de Blanche et de Laurence, pour ne songer qu'aux petits services qu'elles t'ont rendus ; mais moi qui t'aime et qui veux que tu ne sois pas tourmentée ni taquinée, je ne veux pas te laisser avec ces méchantes filles.

GIZELLE

Vous ne m'aimez pas, et maman ne m'aime pas, car je veux Blanche et Laurence, et vous les avez chassées et enfermées dans leur chambre pour que je ne les voie pas !

M. GERVILLE

Que faire, Léontine ? Que faire ? *(Léontine pleure et ne répond pas.)*

Scène II

Les précédents, Pascal.

PASCAL

M. Pierre vient d'arriver ; il fait demander si Madame peut le recevoir ;

LÉONTINE

Pierre ! Certainement ! Qu'il vienne vite. C'est le bon Dieu qui nous l'envoie. *(Pascal sort.)*

Scène III

M. Gerville, Léontine, Gizelle, Pierre.

LÉONTINE, *courant à Pierre.*

Pierre ! Que je suis contente de te voir ! J'allais t'écrire pour te prier de venir.

PIERRE, *froidement.*

Je suis heureux d'avoir prévenu tes désirs, Léontine !

LÉONTINE

Quelle froideur ! Quel accueil glacial !

M. GERVILLE

Qu'avez-vous, Pierre ? Expliquez-vous !

PIERRE, *de même.*

L'explication ne sera pas longue. Je viens pour prendre et garder mes deux sœurs, Blanche et Laurence.

LÉONTINE

Les prendre ! Les garder ! Mais j'allais justement t'écrire que je les mettais au couvent.

PIERRE, *se contenant.*

Et c'est parce que je l'ai su que je suis venu immédiatement les chercher pour leur épargner ce chagrin et cette humiliation.

LÉONTINE

Comment l'as-tu su ?

PIERRE

Mes petits cousins du Pilet me l'ont écrit ; et j'en ai reçu la confirmation, avec des détails que j'ignorais, par une lettre de Blanche et de Laurence.

LÉONTINE

Et pourquoi blâmes-tu ce parti, que j'ai dû prendre dans leur intérêt ?

PIERRE, *avec chaleur.*

Parce que je suis leur frère, parce que je les aime, parce que je les sais malheureuses, livrées sans défense aux caprices d'une enfant gâtée, volontaire et méchante. Parce que j'ai su votre faiblesse envers cette enfant, et votre dureté, votre injustice envers mes pauvres sœurs. Ta fille, Léontine, t'a trop fait oublier tes autres liens de famille. Tu as oublié que ma pauvre mère, sur son lit de mort, nous a confié le soin du bonheur de nos sœurs ; tu les as prises comme des jouets pour ta fille, et maintenant, pour compléter ton abandon, tu veux les séparer de leur famille, les enfermer sans avoir égard à leur innocence et à

leurs larmes. Voilà pourquoi, moi, chef de famille, protecteur naturel et légal de mes sœurs, je te les reprends pour ne jamais te les rendre. (*Léontine, interdite, reste immobile ; M. Gerville est fort agité.*)

GIZELLE *s'approche tout doucement de son oncle, lui prend la main et lui dit d'un ton caressant :*

Mon oncle, je veux Blanche et Laurence. (*Pierre la regarde avec surprise.*)

PIERRE

Qu'est-ce que tu dis ? Blanche et Laurence, dont tu te plains toujours ?

GIZELLE

Oui, je veux Blanche et Laurence ; maman les a enfermées ; et moi je les veux ; et je m'ennuie sans elles ; elles sont très bonnes, et moi j'étais très méchante. Et ce n'est pas leur faute que j'ai été malade. Et je veux qu'on leur ouvre la porte.

PIERRE, *avec indignation.*

Mes sœurs enfermées ! Enfermées comme des coupables ! Et cette petite fille, ta propre fille, vient apporter leur justification et ta condamnation ! Oh ! Léontine ! que tu es coupable comme fille, comme sœur, comme mère. (*Il sonne.*)

Scène IV

Les précédents, Pascal.

PASCAL

Monsieur a sonné ?

PIERRE

Oui, Pascal ; allez, je vous prie, chercher mes sœurs.

PASCAL

Mais, Monsieur... Madame a donné l'ordre qu'elles ne quittassent pas leur chambre.

PIERRE

Ah ! c'est ainsi ! Venez avec moi, Pascal. Je vais les délivrer. (*Ils sortent.*)

Scène V

M. Gerville, Léontine, Gizelle.

LÉONTINE *se jette au cou de son mari en sanglotant.*

Victor, Victor, je crains que Pierre n'ait raison et que notre faiblesse pour Gizelle ne nous ait rendus coupables, moi surtout qui ai manqué à mes promesses envers ma mère, à mes devoirs envers mes sœurs. Pauvres sœurs ! Quelle vie je leur ai fait mener si Gizelle les accusait injustement ! Et c'est Gizelle elle-même qui m'accable en les justifiant !

M. GERVILLE

Console-toi, ma Léontine ! S'il y a eu faute, elle est réparable. Promets à ton frère d'être à l'avenir plus indulgente pour tes sœurs ! insiste pour les garder. Notre chère Gizelle sera satisfaite et tout sera oublié.

GIZELLE, *qui a écouté attentivement.*

Je serai contente si Blanche et Laurence restent. Je ne veux pas que mon oncle les emmène ; je veux qu'elles m'amuse et qu'elles fassent les affaires de ma poupée.

Scène VI

Les précédents, Pierre, Blanche et Laurence.

PIERRE

Venez, entrez, mes pauvres sœurs ! Ne craignez plus. Ne suis-je pas avec vous ?

GIZELLE, *courant à ses tantes.*

Blanche ! Laurence ! Quel bonheur ! Mon oncle vous a ouvert la porte ? Maman est méchante de vous avoir enfermées. Je veux que vous restiez ici, toujours avec moi, pour m'amuser et me faire des

robes pour ma poupée.

PIERRE

Non, Mademoiselle ; Blanche et Laurence vont venir avec moi ; vous avez été trop méchante pour elles ; vous les avez rendues trop malheureuses.

GIZELLE, *pleurant.*

Ce n'est pas moi ! c'est maman !

PIERRE

Parce que vous alliez vous plaindre et faire des mensonges à votre maman.

LÉONTINE

Blanche ! Laurence ! Gizelle a raison ; c'est moi qui suis coupable envers vous ; c'est moi qui vous demande pardon. Que ma pauvre Gizelle ne soit pas punie des fautes que j'ai commises ! Accordez-lui ce qu'elle demande instamment depuis trois jours qu'elle est séparée de vous. Restez avec elle ; vivez avec nous. Vous n'aurez à l'avenir à vous plaindre de personne.

BLANCHE

Ma sœur,... je ne sais,... je crains...

LÉONTINE

Quoi ! que crains-tu ? Que Gizelle ne vous tourmente ? je l'en empêcherai. Qu'elle ne porte plainte contre vous ? je ne l'écouterai pas ; je vous le jure.

LAURENCE, *bas à Pierre.*

Pierre ! Blanche hésite, elle va faiblir. Je t'en supplie, emmène-nous.

PIERRE

Léontine, tes supplications sont inutiles ; tes bonnes paroles viennent trop tard. Tu leur promets ce que tu ne pourras pas tenir ; ta faiblesse pour Gizelle l'emportera comme elle l'emporte à présent, dans ce moment même où tu sembles la dominer. Ce n'est pas par amitié pour tes sœurs, ni dans l'intérêt de leur bonheur, que tu insistes pour les garder, c'est pour contenter Gizelle, pour l'empêcher de pleurer, de crier. Je suis venu pour te les reprendre et je n'ai

malheureusement que trop de raisons pour le faire.

LÉONTINE

Je t'assure, Pierre, que je suis sincère, que leur départ me désole. Blanche, ma sœur, au nom de ma mère, je te conjure de consentir à ma demande. Pardonne-moi, c'est avec larmes que je te le demande. *(Elle joint les mains en pleurant.)*

BLANCHE, *l'embrassant.*

Léontine ! toi pleurant devant nous ! toi nous demandant pardon ! Ni moi, ni Laurence, nous n'avons aucune colère, aucune rancune contre toi.

LÉONTINE, *l'embrassant.*

Tu restes alors, tu restes ? dis ?

LAURENCE, *vivement.*

C'est Pierre qui doit décider. *(Bas à Pierre.)* Oh ! Pierre ! ne consens pas. Dis non.

PIERRE

Je dis maintenant comme je le disais il y a une heure : j'emmène mes sœurs ; elles resteront chez moi avec Noémi leur amie d'enfance, leur sœur, qui veillera à leur bonheur.

LÉONTINE

Si Noémi était ici, elle te dirait de céder à ma prière, de croire à mon repentir. Gizelle, ma pauvre Gizelle, tes tantes vont s'en aller, tu ne les verras plus.

GIZELLE, *se roulant par terre et criant.*

Je ne veux pas ; je veux voir mes tantes, toujours et toujours ; je veux qu'elles viennent avec moi aux Tuileries, qu'elles jouent avec moi, qu'elles m'amuse. Et si elles ne veulent pas, elles sont des méchantes, des vilaines ! Et je déchirerai leurs livres, et je casserai leurs affaires, et je me plaindrai à papa, et il les fera enfermer comme tout à l'heure. Et elles pleureront ! Et je serai très contente !

PIERRE, *qui l'a écoutée les bras croisés et l'air moqueur.*

Charmante enfant ! Excellent petit cœur ! Comme c'est tentant de vivre près de ce petit ange ! Comme elle corrige bien le passé ! Tu n'auras ni Blanche, ni Laurence, ma chère amie ; et tu ne pourras plus

les faire pleurer ni les faire enfermer !

GIZELLE

Méchant ! vilain ! *(Elle s'élance sur son oncle pour le frapper. Pierre la saisit, lui donne trois ou quatre bonnes tapes et la maintient de force dans un fauteuil. Gizelle crie et se débat. M. Gerville se précipite pour l'enlever. Léontine saisit les bras de Pierre, qui les regarde avec pitié et dédain ; il place Gizelle dans les bras de Léontine.)*

Tiens, aveugle mère, prends ta fille et reçois nos adieux. *(Il se tourne vers son beau-frère.)* Et vous, Monsieur, vous répondrez devant Dieu du mal que vous faites à votre enfant ! Vous croyez l'aimer, et vous la perdez ! Vous voulez son bonheur, et vous préparez son malheur en ce monde et dans l'autre. Adieu. *(Il veut emmener Blanche et Laurence.)*

BLANCHE

Arrête, Pierre ; arrête. Laisse-moi embrasser Léontine et Gizelle ! Laisse-moi leur pardonner, leur dire que je les aime. *(Elle se jette au cou de Léontine, qui la serre dans ses bras en sanglotant.)*

LÉONTINE

Blanche, merci, merci ! Tu es un ange ! Prie pour moi et pour mon enfant ! Je suis faible ; je le sens ! Pierre a raison ! Je tâcherai, j'essayerai d'avoir plus de courage, de justice. Adieu, ma sœur ! Adieu Laurence ! *(Elle les embrasse. Se tournant vers Pierre.)* Pierre, embrasse-moi ! Je suis aussi ta sœur ! coupable et repentante ! Crois-moi, Pierre ! Mon frère, embrasse-moi ! *(Pierre la reçoit dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises ; il serre la main que lui tend M. Gerville.)*

PIERRE

Adieu, ma sœur, mon frère ! adieu ! Au revoir et à bientôt ! *(Il sort avec Blanche et Laurence.)*

Scène VII

Léontine, M. Gerville, Gizelle, Pascal.

Léontine, dans un fauteuil, pleure ; M. Gerville, fort agité, va et vient dans le salon ; Gizelle boude dans un fauteuil.

PASCAL, embarrassé.

Madame, je veux,... c'est-à-dire je voudrais... que Madame sache...

M. GERVILLE, *brusquement*.

Quoi ? que voulez-vous que sache ma femme ? Expliquez-vous. Voyons. Qu'est-ce que c'est que ce papier ? (*Il lui arrache un papier des mains.*)

PASCAL

Puisque vous tenez la lettre, Monsieur, je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Madame verra la confiance qu'elle doit avoir en Mlle Julie, bonne de Mlle Gizelle.

M. GERVILLE, *de même*.

C'est bon ! nous verrons cela ! Vous pouvez vous en aller.

PASCAL, *avec résolution*.

Non, Monsieur, pas encore. Avant il faut que je dise à Madame que je quitte son service, que j'entre chez M. Pierre.

LÉONTINE, *se relevant*.

Comment, Pascal ! mon bon Pascal ! Vous me quittez ? moi, l'aînée de la famille.

PASCAL

Pardon, Madame ! l'aîné est M. Pierre. C'est chez lui que je devais entrer lorsque,... lorsque... la pauvre Madame,... Madame sait... Par égard pour ces demoiselles si bonnes et si aimables, j'ai demandé à M. Pierre de me permettre d'entrer chez vous, Madame.

Mais franchement la vie n'y est pas tenable, grâce à Mlle Gizelle ; si je n'ai pas quitté, c'est pour servir et protéger mes pauvres jeunes maîtresses ; les voilà délivrées et j'ai demandé à M. Pierre de les suivre ; ce bon M. Pierre qui les aime bien, lui, m'a serré la main en signe de consentement ; et je préviens Madame de chercher un remplaçant ; le plus tôt sera le mieux.

LÉONTINE, *tristement*.

Vous aussi, Pascal, vous m'abandonnez ; je croyais pouvoir compter sur vous.

PASCAL

Pardon, Madame ; avec Mlle Gizelle le bon Dieu lui-même n'y tiendrait pas. (*Il sort.*)

Scène VIII

M. Gerville, Léontine, Gizelle.

LÉONTINE, *après quelques minutes de réflexion.*

Victor, il faut que nous changions notre manière d'élever Gizelle. Je vois, je comprends combien nous la gâtons et jusqu'à quel point nous lui sacrifions tout ce qui nous entoure. Je suis décidé à prendre une attitude plus sévère et à dire à Julie...

M. GERVILLE

Il n'y a qu'une chose à dire à Julie, ma chère Léontine : c'est qu'elle ait à faire ses paquets dès ce soir. Lisez la lettre qu'elle écrit à une de ses amies et que Pascal vient de me donner.

LÉONTINE, *lit.*

La misérable ! Parler ainsi de la pauvre petite !

M. GERVILLE

Et de toi, et de moi.

LÉONTINE, *relisant.*

C'est indigne ! (*Elle laisse retomber la lettre et réfléchit.*) Et pourtant il y a du vrai ! Les expressions sont dures, vulgaires, injurieuses, mais le fond est vrai. (*Elle se lève.*) Allons ! du courage, Victor ! Profitons de la rude leçon d'aujourd'hui pour devenir ce que nous aurions dû être dès la naissance de Gizelle ; des parents tendres, dévoués, mais fermes et justes. Allons demander à Pascal de nous chercher pour Gizelle une bonne digne de notre confiance. Viens, Gizelle ; ... viens donc.

GIZELLE

Non, je ne veux pas venir ; je veux rester ici.

LÉONTINE, *avec fermeté.*

Tu viendras pourtant.

GIZELLE, *étonnée.*

Pourquoi ?

LÉONTINE, *sévèrement.*

Parce que je le veux.

GIZELLE, *avec hésitation.*

Et moi, je ne veux pas.

LÉONTINE

Victor, prends-la, je t'en prie, et apporte-la dans ma chambre. (*M. Gerville la prend malgré ses cris et sa colère et l'emporte.*)

LÉONTINE *suit, en disant :*

Premier essai de fermeté. Mon Dieu, donnez-moi le courage de continuer.

- [Poster un commentaire à propos de cette oeuvre](#)
- [Découvrir le profil et les autres oeuvres de cet auteur](#)